

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

NE T'ARRÊTE
PAS DE COURIR

MATHIEU PALAIN

NE T'ARRÊTE PAS DE COURIR

Roman



VOIR DE PRÈS

© L'Iconoclaste, Paris, 2021.

Tous droits réservés pour tous pays.

© 2022, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-413-8

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

À ceux qui tombent,
Et tous les autres, dehors,
qui les attendent.

un.

Maintenant je connais ça par cœur, mais la première fois j'ai failli rater le parloir. J'avais pris mes dispositions, pourtant. Je m'étais couché tôt, j'avais mis un réveil. Seulement j'avais oublié la voiture. J'ai une bagnole en fin de vie, un Nissan qui pollue trop et à la jauge d'essence capricieuse. Même en panne sèche sur la bande d'arrêt d'urgence, elle persiste à indiquer les trois quarts du plein, alors comme cela m'est arrivé un paquet de fois et que je n'éprouve aucun plaisir à poireauter le long d'une nationale en attendant la dépanneuse, j'essaye de lui donner à boire régulièrement. Il était sept heures quand j'ai quitté la station-service de la porte de Montreuil, je m'en souviens parce que le mec à la radio annonçait les titres du journal. Je me suis dit, t'as

de la marge. Puis j'ai vu toutes ces voitures à l'arrêt sur le périphérique, leurs feux traçant un fleuve rouge vif dans la nuit. Un accident. J'avais pas le droit d'être en retard. Même d'une minute. Vous ne répondez pas à l'appel, pas de parler, tant pis pour vous. Il m'a fallu une heure et quart pour faire quarante kilomètres. Je me suis garé n'importe comment devant la prison et j'ai couru à l'accueil en espérant y trouver du monde. C'était le cas. Ça sentait le café là-dedans. La télé était branchée sur M6 Boutique, des filles en brassière faisaient de leur mieux pour nous vendre une ceinture qui donne le ventre plat. Je transpirais. J'ai à peine eu le temps de laisser mon portable au casier que le surveillant a lancé à travers la salle : « Parloir de 8 h 45 ! »

On était seize. Des mères, des sœurs, des compagnes et des sacs de linge au bout des doigts. J'étais le seul mec. En rang d'oignons, on a suivi le surveillant jusqu'à une porte blindée, il nous a fait attendre une minute

dans le vent et la porte s'est ouverte. Il faisait chaud à l'intérieur, on s'y est engouffrés comme dans un bus en hiver. Il n'y avait rien dans cette salle, à part un portique de sécurité et un tapis roulant à rayons X. Le surveillant nous appelait un par un. Vous sonnez, vous enlevez un truc – ceinture, collier, paire de bottes. Trois échecs sous le portique et vous rentrez chez vous, parloir annulé. Ça a été mon tour, le surveillant a dit : « Famille Coulibaly », et je me suis avancé, sentant sur moi le regard de ces femmes qui pensaient, ce petit Blanc, là, il s'appelle Coulibaly ? J'ai ôté ma veste. À gauche, il y avait une vitre sans tain, que le surveillant a fixée un instant avant de me laisser franchir le tourniquet. Ensuite, il a fallu traverser la cour d'honneur. Les cellules étaient là. J'ai cherché une silhouette à la fenêtre mais il était trop tôt, ou bien il faisait trop froid, je n'ai rien vu derrière les barreaux. Tout me semblait très blanc. Sans les murs d'enceinte, les miradors et

les rangées de barbelés, on aurait pu croire à un hôpital. Au-dessus de nos têtes, il y avait une immense toile d'araignée. Des câbles antiaériens, installés après l'évasion de Rédoine Faïd, le braqueur. Ses complices avaient découpé la porte à la disqueuse avant de l'extraire du parloir en menaçant tout le monde à la kalachnikov. Un hélicoptère les attendait. C'était il y a huit mois. Depuis, Faïd a été repris.

Les femmes déposent leurs colis à une surveillante derrière un comptoir et on refait l'appel pour recevoir un numéro de cabine. « Coulibaly, la 24. » Un surveillant m'ouvre une porte repeinte en mauve, au bout d'un couloir, et je me retrouve seul devant trois chaises en plastique et une table bancale. Voilà à quoi ressemble un parloir. Je me place au milieu, en écartant les bras je touche les murs des deux côtés. Je suis de taille moyenne, 1 mètre 74, et comme je n'ai pas des bras d'orang-outan, je dirais que la

pièce fait à peu près ça de large, 1 mètre 74. Au mur, il y a un bouton rouge et un hygiaphone. Le bouton rouge, je suppose qu'on appuie dessus quand les choses dégénèrent, quand des petites amies qui n'en peuvent plus d'attendre viennent un jour dire qu'elles n'en peuvent plus, justement, et qu'elles refusent de perdre leur temps. Voilà, c'est la dernière fois. Une claque part, ça gueule, la femme en danger presse le bouton rouge et les surveillants déboulent. Le type est ceinturé, il hurle à la mort dans le couloir, sa voix chargée d'insultes s'éloigne dans les étages tandis que sa femme hoquette, le souffle court, se disant au fond d'elle, c'est bon, c'est fini.

Je l'ignorais mais l'établissement venait de vivre une histoire similaire. Alertés par des bruits suspects, les surveillants avaient déclenché l'alarme et trouvé le détenu qui sautait à pieds joints sur la tête de sa compagne. Quand en garde à vue on lui demanda pourquoi il avait fait ça, il répondit :

« Elle m'a trompé. » La jeune femme, vingt-sept ans, avait été transportée à l'hôpital dans un état grave.

Il y a plus de sept cents détenus à Réau, sans compter le personnel et les surveillants, pourtant c'était comme si j'étais seul dans le bâtiment. Le silence était parfait. J'avais installé une chaise en face de la mienne, à une distance que j'estimais raisonnable pour une discussion, et continué d'attendre, seul dans cet espace si vide que le regard n'accroche nulle part. J'étais là pour visiter quelqu'un que je ne connaissais pas, et je me demandais ce qu'on allait bien pouvoir se dire. Je suppose que ça arrive avant un rendez-vous galant, ce genre de stress, on espère que l'alchimie va prendre, mais on prépare quand même deux ou trois sujets de conversation, au cas où. Ça me paraît loin, maintenant, mais à un moment, dans le silence de cette pièce froide, la question m'a violemment percuté : « Qu'est-ce que tu fais là ? »

J'étais tombé sur un article qui commençait ainsi : « C'est l'histoire d'un athlète sacré champion de France du 400 mètres qui a choisi de gâcher son talent et sa vie. Toumany Coulibaly, 30 ans, comparait à nouveau devant le tribunal correctionnel d'Évry pour une tentative de cambriolage. Le coureur est actuellement en détention pour des faits similaires. »

J'ignore si c'est parce que ça parlait de sport ou de ce coin de l'Essonne où j'avais grandi, mais ça m'a intéressé. Plus loin dans l'article, le jeune homme était cité à l'audience, demandant à la presse de ne plus écrire sur ses affaires, car le plus âgé de ses quatre enfants avait appris à lire et ça lui ferait mal d'apprendre que son père n'est pas seulement un champion, mais aussi un voleur multirécidiviste. Bien sûr, les journalistes s'étaient moqués de lui, et dans *Le Parisien* on avait eu droit au détail de son « palmarès judiciaire » : treize condamnations, que des vols et des cambriolages. J'ai

cherché d'autres articles et je suis tombé sur cette info que j'ai eu beaucoup de mal à croire : le 22 février 2015, quelques heures après avoir remporté le titre de champion de France du 400 mètres, Toumany Coulibaly ne sabre pas le champagne. Il ne fête pas l'événement avec sa femme et ses enfants au restaurant. Non, il pose sa médaille sur la table de la cuisine, attrape une cagoule et rejoint quatre complices pour cambrioler une boutique de téléphones portables.

Sa première incarcération remonte à 2007. On avait dix-neuf ans en 2007. Je veux dire lui et moi, puisqu'on a six mois d'écart. Je marchais chaque matin de mon immeuble jusqu'à la gare de Ris-Orangis et me tapais une heure de RER pour rejoindre la fac, à Paris. Je voulais devenir journaliste, j'avais échoué dans le sport et j'avais pas de plan B. Lui dormait à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis, bâtiment D3, à cinq minutes de chez moi. J'ai regardé à nouveau